

CAMILLE LAURENS

**ROMANCE
NERVEUSE**

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

TISSÉ PAR MILLE, 2008.

Aux Éditions P.O.L

INDEX, 1991 (Repris en « Folio », n° 3741).

ROMANCE, 1992 (Repris en « Folio », n° 3537).

LES TRAVAUX D'HERCULE, 1994 (Repris en « Folio », n° 3390).

PHILIPPE, 1995 (Repris en « Folio », n° 4715).

L'AVENIR, 1998 (Repris en « Folio », n° 3445).

QUELQUES-UNS, 1999.

DANS CES BRAS-LÀ, 2002 (Repris en « Folio », n° 3740).

L'AMOUR, ROMAN, 2003 (Repris en « Folio », n° 4075).

LE GRAIN DES MOTS, 2003.

NI TOI NI MOI, 2006 (Repris en « Folio », n° 4684).

Aux Éditions Leo Scheer

CET ABSENT-LÀ, 2006 (Repris en « Folio », n° 4376).

ROMANCE NERVEUSE

CAMILLE LAURENS

ROMANCE
NERVEUSE

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2010.*

Toute âme est un nœud rythmique.

STÉPHANE MALLARMÉ

I

BORDERLINE

Tu m'as envoyé ce matin sans un mot le lien vers un site de statistiques. Il y a eu aujourd'hui 218 799 naissances dans le monde, et 218 840 le temps de l'écrire. 90 102 personnes sont mortes aujourd'hui, 11 pendant que je tapais cette phrase. Ça clignote à toute allure le long du tableau qui défile, nombre de calories, tonnes de CO₂, population mondiale, séropositifs, avortements, livres publiés. Près d'un milliard de gens sont obèses dans le monde, et 17 680 personnes sont mortes de faim aujourd'hui 20 octobre 2008, en début d'après-midi. Souvent, l'œil n'a pas le temps d'accommoder, ça s'emballe à la vitesse des dollars dépensés en régimes, la Terre s'affole en mitraille, vomit des ni vus ni connus ; quelquefois l'œil attend, s'adapte à l'inertie d'une femme qui va mourir en couches — jamais longtemps. C'est la mort qui va le moins vite, pourtant, elle a grosso modo le rythme d'un cœur qui bat. Si l'on reste un instant devant l'écran, on voit basculer d'une unité dans la suivante le nombre d'enfants morts, de gens vaincus par le cancer, le tabac, la malaria, les pesticides, ce qui s'additionne là se soustrait à tout, ce qui se retranche

s'ajoute, les chiffres enterrent les visages et les noms, il n'y a pas de bord, pas de fin, c'est sans limites : on ne compte plus.

Alors on peut commencer.

« Un peu plus à gauche, oui, très bien... Attends, une autre, s'il te plaît ! De profil... Rien qu'une, là, sur la barque... » Agnès se prête au jeu des poses, elle sourit à l'objectif et à cet inconnu rencontré la veille au restaurant du club. Il y a huit jours que nous sommes là, sous le ciel de Djerba, à changer de robe tous les soirs et à boire des mojitos tandis qu'au bord de la piscine les uns crient : « Vous ê-tes fa-ti-gués », d'autres hurlent : « On n'est-pas-fa-ti-gués », samba samba samba. Normalement, je ne devais pas partir avec Agnès et ses enfants, souvent je reste à Paris l'été, mais juste avant le départ, son mari s'est cassé la cheville et elle m'a proposé sa place. Je n'ai pas hésité : Djerba, dans l'*Odyssée*, est l'île des Lotophages où les marins d'Ulysse mangent la fleur d'oubli, et j'avais quelque chose à oublier. Lui vient d'arriver ; hier, au restaurant, quand Thomas, l'aîné, lui a demandé si on pouvait s'asseoir à sa table, il a bougonné que oui, si vraiment on ne trouvait pas de place ailleurs. On s'est regardées, Agnès et moi, encore un pauvre mec, mais il n'y avait en effet pas de place ailleurs. Ensuite il s'est déridé, a plaisanté avec les enfants, posé des questions à Agnès, ce qu'elle faisait dans la vie, ce qu'elle pensait du vin, si elle restait jusqu'à la fin juillet. Il était là pour quelques jours, n'aimait pas ces ambiances factices de vacances ni chic ni cheap, mais c'était son entreprise qui lui payait le séjour. Il s'appelait Luc. On

a fini la soirée tous les trois sur un catamaran face à la mer, lui tourné de trois quarts dos vers Agnès, ils fumaient beaucoup, ils n'étaient pas d'accord sur la question de l'indépendance de la Corse. Ce matin, nous l'avons retrouvé sur la plage, il voulait essayer son nouvel appareil photo, et voilà une demi-heure qu'il mitraille Agnès sous tous les angles. Il est brun, grand, il n'a guère plus de trente-cinq ans. Son dos est très hâlé déjà, mince mais puissant, en harmonie avec ses bras dont la musculature semble naturelle, ses épaules, bref, la plage est presque déserte, quelques familles, des amoureux qui s'embrassent sur le ponton bordé de bouées jaunes et bleues, un gros chauve à Ray-Ban qui nous fixe de loin, jambes écartées, mains sur les hanches, vigile du sable. Je propose à Charlotte, la fille d'Agnès, de faire une partie avec elle jusqu'à l'heure du tournoi. « Tu fais le tournoi ? dit Luc à la petite. Moi aussi je me suis inscrit, mais j'ai oublié mes chaussures. Tu n'aurais pas des tennis à me prêter, du 46 ? » Elle rit. Plus tard, j'attends ma partenaire sur la terrasse qui surplombe les courts, il étudie le tableau d'affichage, il porte un bermuda beige et des mocassins en nubuck. Il passe près de moi, les yeux ailleurs, concentré comme s'il longea un abîme ; puis mon adversaire arrive, c'est une blonde dans une robe plissée rose avec un décolleté en V au bord duquel, en revanche, il ne semble pas craindre le vertige, je vais lui coller deux roues de bicyclette, à celle-là, vous pouvez me croire. « Quel superbe bronzage, lui dit-il. Vous êtes d'où ? », elle est de Bruxelles, et lui ? lui, il est de Paris, mais il va quelquefois en Belgique, elle vient chaque été en Tunisie, il fait tellement beau, les gens sont tellement gentils, malheu-

reusement elle s'en va le soir même, dommage, oui, dommage, alors à Bruxelles peut-être, oui, peut-être. Puis il va renseigner des Américains qui ne lui demandent rien, *hello guys*, ceux-ci s'extasiaient bientôt sur son anglais effectivement impeccable, est-il français ou américain, il rit, *what do you think ?* En fait, sa mère est traductrice, lui-même a vécu dix ans à Los Angeles, il espère y retourner un jour, en tout cas si vous passez par Paris, appelez-moi, leur dit-il, et il leur donne son numéro de portable, *hope to see you*. Je me lève, il repasse devant moi avec son sac de sport, je sautille, je m'étire, il fouille dans ses affaires, *good luck*, lance-t-il à ma partenaire — sa mère est traductrice et mon père est vitrier. Après ma victoire annoncée — 6-0, 6-0, bonjour au plat pays —, je le regarde terminer son match, volée incisive, service canon, petite faiblesse sur le revers ; entre deux échanges, il se déplace lentement sur le court, il traîne les pieds, avec je ne sais quoi dans son allure, un calme aux aguets, un indolent qui-vive ; quand il marque un point, sa nonchalance frise l'insolence, mais ses épaules restent crispées comme s'il craignait d'être attaqué par-derrière. Finalement il perd, « j'ai failli me faire avoir avec vos chaussures de ville, dit l'autre, ça m'a perturbé ». Charlotte me rejoint, nous descendons les gradins jusqu'à lui, il sifflote, « alors Charlotte, tu as bien joué ? », dit-il en enlevant son t-shirt — son odeur, ses aisselles, les poils noirs de son torse, la mer qu'on voit danser ; puis il se dirige vers le vestiaire en allumant une Players, mes doigts sont engoncés dans le grillage, je les secoue, « petit singe ! », me crie Charlotte déjà loin, il ne se retourne pas. Les courts sont déserts maintenant, on dirait un empire

écroulé — partout les tennis ont l'air faits pour être abandonnés. La terrasse se vide aussi, palmier en pot, sac de terre en toile de jute, seau cabossé débordant de balles dépareillées, soleil jaune Dunlop — grande vacance.

Nous passons presque tout le week-end ensemble, il ne disparaît qu'au moment où c'est mon tour de jouer contre lui au ping-pong, brusquement il tend sa raquette à Thomas, il n'a plus envie. Le soir, il invite Agnès à danser, ils se démènent sur un rock endiablé puis enchaînent avec un zouk collé serré, tu nous filmes ? me dit-il en me tendant son téléphone portable, je les filme, ils reviennent vers moi souriants, en sueur, au fait, Agnès, dis-je en rabattant le clapet, tu as des nouvelles d'Albert ? Toujours dans le plâtre ? Luc lui demande ce qu'elle fait dans la vie, il le lui a déjà demandé la veille mais bon, elle est attachée de presse, elle travaille pour un grand éditeur, ça consiste à parler des nouveaux livres aux journalistes, à essayer d'obtenir de bonnes critiques. Et ça marche ? Ça marche quand le livre est bon... comme ceux de Laurence, dit Agnès en me désignant, tu n'as pas lu *Carnet de bal* ? Luc coule vers moi la moitié d'un œil, de l'autre il regarde ma petite vidéo, ah bon, dit-il d'une voix atone, tu es écrivain ? Il a lui-même un grand-père écrivain, il cite un nom célèbre, un de ces auteurs connus dont personne ne sait s'ils sont toujours vivants, quelque chose entre Maurice Druon et Henri Troyat, disons Amaury Troyon pour être tranquille, j'ai lu un peu d'Amaury Troyon dans le temps, ce n'est pas si mal, est-il toujours vivant, non, il est mort. Et toi, me dit-il, moi je suis vivante, mais non, et moi, c'est quoi mon nom, Laurence comment ? non,

pas Laurence, lui dis-je — je lui donne mon nom d'auteur —, j'ai pris un pseudonyme pour, connais pas, dit-il, tu bois quelque chose, Agnès ?

Allongée sur le lit de ma chambrette single, rideau de lumière à la fenêtre, palmes des arbres posés sur la mer, je suis à Dijon, je m'appelle Laurence, j'ai quinze ans, je lis Marivaux. Ce garçon qui fait semblant de ne pas me voir, qui se trouve toujours une conversation ailleurs dès que j'arrive sous le préau, quelle indifférence, quelle façon de marquer sa différence, oui, ce garçon-là qui est passé devant moi tout à l'heure comme si j'étais un cactus vulgus, ne peut-on entendre autrement la phrase que son corps martèle, en me disant par tous les pores de sa peau : « Je ne te regarde pas », ne me pose-t-il pas plutôt une question, tout est affaire d'inflexion après tout, il suffit de rajouter un point d'interrogation, de transcrire en montant la voix notre dialogue muet : Je ne te regarde pas ? — Mais si, tu me regardes, évidemment que tu me regardes, voyons ! En quoi on se regardait, Luc et moi, je n'aurais pu le dire alors, mais je l'éprouvais : nous avions quelque chose à voir. Il ne s'appelle pas Luc, bien sûr, « dans la vraie vie », comme il aime à dire, c'est seulement que je commence un livre.

Luc est parti trois jours avant nous. Le matin de son départ, nous échangeons nos coordonnées, il note nos numéros sur son paquet de cigarettes ; quelques minutes plus tard, il le froisse en boule dans sa main et le lance avec adresse en direction de la poubelle, yes, dit-il en serrant le poing. Son départ laisse dans l'air un

effet de pochoir. Les jours suivants, Agnès m'écoute à nouveau raconter ce qui m'obsède, à Djerba les marins d'Ulysse ont épuisé la fleur de *lotos*, je me souviens de tout. Au début de l'été, une romancière qui publie chez le même éditeur que moi a fait paraître *Dolorosa*, un roman dans lequel la narratrice, sous forme de lamentation intime, pleure la perte de son fils, sa mort de papier. Elle a repris presque textuellement certaines phrases de mon propre récit, *Philippe*, écrit d'un seul jet après la mort de mon fils, en 1994. Un autre écrivain avait déjà protesté, quelques années plus tôt, contre semblable singerie. Georges L., notre commun éditeur, voudrait que je comprenne : oui, plusieurs passages rappellent mon récit, l'auteur ne le nie pas, elle l'a relu à cette occasion, mais, souligne Georges qui me rapporte avec assez d'embarras ses explications, ces citations témoignent seulement de l'admiration qu'elle a pour *Philippe*, livre qui l'a décidée naguère à choisir la même maison d'édition pour publier son premier roman ; bref, je dois voir un hommage dans ces emprunts. Tu te rends compte, dis-je à Agnès, qu'elle n'a pas mis *une* ligne de remerciement en dernière page ! Ou simplement indiqué ses lectures. Rien. Aucune mention, aucune référence. Je n'ai même pas reçu le livre. Elle l'a dédicacé à tout le monde, sauf à moi. Tu parles d'un hommage ! — Qu'est-ce qui te blesse, au juste ? De n'avoir pas été prévenue ? Ou bien le roman lui-même ? Qu'elle l'ait écrit ou qu'on te l'ait caché ? — Tout ! Tout me blesse : qu'elle parle du « thème de l'enfant mort » ; qu'elle répète partout « c'est un livre sur le deuil ». On dirait qu'elle parle d'un essai ! Ce n'est pas pareil, un thème et un sentiment. Parfois, le sens

n'advient que du vécu. Il y a des livres qui ne sont beaux que parce qu'ils ont été écrits depuis, écrits de. Nous voulons des romans d'amour, pas des romans sur l'amour, des livres de deuil, pas des livres sur le deuil. Barthes disait qu'écrire sur quelque chose, c'est le périmé : c'est exactement ça, son livre met une date de péremption au chagrin, le consomme, et donc le détruit. Pourtant, malgré tout, si elle m'avait parlé, si elle m'avait juste dit que mon récit l'avait inspirée, je l'aurais admis, j'aurais avalé la couleuvre. Pas pour elle. Mais pour Georges. Par amitié pour lui, parce qu'il est mon éditeur depuis le début, qu'il m'a toujours soutenue. J'ai tant de souvenirs avec lui, depuis dix-sept ans. D'autant plus que depuis deux ou trois mois, nous étions particulièrement proches, à cause de son film. Oui, Georges a réalisé un film, il y a passé beaucoup de temps cette année : une forme de documentaire autobiographique, très intime, autour d'un secret d'enfance. Il m'a demandé de faire la voix off — la voix de sa mère. On l'a enregistrée chez moi il y a quelques semaines, ça a été un moment très important — pour nous deux, je crois —, très bouleversant. — Tu te sens trahie ? — Oui, au fond oui. C'est peut-être difficile à comprendre de l'extérieur, mais cela me fait violence, violence terrible. Tu imagines Hervé Guibert dans une petite maison d'édition, disons Minuit, Guibert qui aurait publié tous ses livres chez Minuit, et un jour un autre écrivain Minuit apporte à Lindon — au grand éditeur qu'est Lindon — le manuscrit d'un roman écrit à la première personne : c'est le récit d'un homme qui a le sida, on le suit dans sa vie, à l'hôpital, au labo, on le voit tomber dans la rue, se vider en diarrhées, compter ses T4, avoir

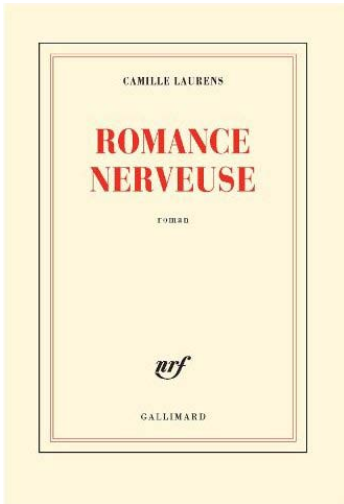
peur de mourir, etc. Ça et là, on reconnaît quelques allusions à la littérature du sida, des citations, une imprégnation. Sauf que c'est une fiction, que l'auteur se porte comme un charme. Et Lindon publie ce livre sans même en informer Guibert ? Sans se poser aucune question ? Au nom du talent ? De la liberté du romancier ? Vraiment ?

Nous nous sommes quittés à Orly, Agnès, ses enfants et moi, ils reprenaient aussitôt une correspondance pour la Bretagne. Il pleuvait, la pluie battait les vitres de l'aérogare, des feuilles mortes se décomposaient sur le carrelage, se collaient aux sandales, on se serait cru en octobre. Nous étions en train de nous embrasser dans le hall quand soudain Charlotte a tendu le doigt, bouche ouverte, « mais c'est les... c'est nos... », a-t-elle bégayé — c'était les photos de nos vacances, oui, à n'en pas douter, c'était nos vacances qui s'épalaient à la vitrine du relais H avec une rare immodestie, c'était le palmier tordu de la plage sous lequel nous avons cherché l'ombre, et le ponton jaune et bleu d'où avaient plongé les enfants quelques jours plus tôt, et le podium pailleté de nos soirées dansantes, c'était bien eux mais sans nous, on nous avait retirés de nos vacances pour y mettre un couple étranger, « Christophe Maé très hâlé mais très casé », commentait la couverture de *Closer*, ils s'avançaient nets main dans la main sur le sable, s'allongeaient flous sur le ponton, s'embrassaient fondus dans les vagues, trinquaient brumeux au bord de la piste de danse, « À Djerba rien n'empêche que l'on s'abandonne », titrait *Voici*. Putain, a gémi Thomas, je le crois pas, y avait Christophe Maé à Djerba et on l'a même pas

reconnu ! J'aurais pu avoir un autographe et le revendre ! Je suis trop vénère... Je n'avais jamais entendu parler de Christophe Maé. Inconnu au bataillon, ai-je dit à ma fille Alice, jointe par téléphone dans le taxi qui me ramenait à Paris, c'est quel genre ? Mais si..., a-t-elle protesté, faut pas qu'on s'attache et qu'on s'empoisonne, avec une flèche qui nous illusionne oo a-t-elle chanté, et j'ai eu envie de la serrer dans mes bras, c'est LE tube de l'été, maman, t'es un vrai boulet, on n'entend que ça depuis trois mois ! Tenez, c'est lui, justement, a ajouté le chauffeur, pas gêné, en montant le son de la radio, c'est pas pour moi le costard uniforme, j'ai pas l'intégrale du gendre idéal..., pourtant pas contre l'amour, je s'rais même plutôt pour, oo.

L'été 2007 a été assez pourri. Il a beaucoup plu. Ma fille Alice passait comme d'habitude toutes les vacances chez son père. Mon éditeur m'a invitée à déjeuner pour tenter de me faire entendre raison. Il comprenait ma réaction, il l'avait anticipée dès la lecture du manuscrit. Mais d'un autre côté, a-t-il remarqué, ça commence à faire longtemps, Philippe. Bref, tout cela n'était pas bien grave, je n'avais qu'à écrire à l'intéressée ce que j'avais sur le cœur, et voilà tout, qu'on n'en parle plus. Est-ce que ce n'est pas à elle de m'écrire ? répétais-je, front buté, poings serrés. Nous nous sommes quittés sur le trottoir, il partait le jour même dans le Sud où son film devait participer à un festival important, il avait hâte. Sur le chemin du retour, cette phrase m'a poursuivie, « ça commence à faire longtemps, Philippe ». Liquidation du deuil, enterrement du livre ? Je le lui avais confié autrefois. On pouvait donc le recouvrir, jeter

I. Borderline	11
II. La vraie vie	149



Romance nerveuse Camille Laurens

Cette édition électronique du livre *ROMANCE NERVEUSE* de
CAMILLE LAURENS a été réalisée le 11/01/2010
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer en décembre 2009 (ISBN : 9782070119912)
Code Sodis : N31428 - ISBN : 9782072306198